

RAPPORT

# Les valeurs bourgeoises : à la source du développement culturel et économique



DEIRDRE MCCLOSKEY \* • Décembre 2019

## Résumé

- L'humanité a connu en deux siècles un formidable développement qui l'a sortie de l'extrême pauvreté. La proportion d'individus qui vivent dans le plus grand dénuement a chuté alors que la population mondiale s'est accrue de plus de six fois et demie. À l'inverse des prévisions malthusiennes, qui craignaient les effets de la croissance démographique, un individu gagne et consomme en moyenne dix fois plus qu'en 1800. La proportion de personnes extrêmement pauvres se réduit plus vite que jamais.
- Les raisons profondes de la révolution industrielle sont liées à l'éthique, aux idées et au langage autant qu'à l'économie. Il y a trois siècles, l'estime envers la classe productive et le mode d'expression à son endroit se sont transformés. Le discours à l'égard de l'innovation, de l'argent et des marchés est devenu positif. L'économie, la politique et la culture ont alors radicalement changé.
- Malheureusement, la dignité des innovateurs et la liberté des entrepreneurs sont encore combattues aujourd'hui. C'est la raison principale de la pauvreté de certains pays. Malgré la politique immorale du Nord qui protège ses agriculteurs, ces régions ne sont pas condamnées à la pauvreté.
- Si le développement se poursuit au même rythme que depuis 1800, dans cinquante ans les plus pauvres pourront vivre correctement. La liberté individuelle se sera étendue. L'environnement sera de meilleure qualité. Au grand dam des marxistes, les plus modestes feront partie de la bourgeoisie et ne se considéreront pas comme des « esclaves exploités ».

---

\* L'auteure est professeure émérite en économie, histoire, anglais et communication à l'Université de l'Illinois à Chicago. Elle est l'auteure de la trilogie *Bourgeois Equality: How Ideas, Not Capital or Institutions, Enriched the World* (2016), *Bourgeois Dignity: Why Economics Can't Explain the Modern World* (2010) et *The Bourgeois Virtues: Ethics for an Age of Commerce* (2006).

Il y a deux siècles, le développement de l'économie mondiale se situait au niveau actuel du Tchad ou du Bangladesh. Une distinction majeure doit néanmoins être faite : le Norvégien moyen ou le Japonais moyen de cette époque, vers l'an 1800, avait nettement moins de chance d'espérer sortir de l'extrême pauvreté qu'un citoyen actuel du Tchad ou du Bangladesh. En 1800, chacun consommait en moyenne l'équivalent actuel de trois dollars de biens et services par jour, aux prix d'aujourd'hui. Et chacun était persuadé que ses petits-enfants ne consommeraient pas davantage.

Un prince, un évêque et quelques marchands pouvaient parfois espérer mieux, mais dans l'histoire de l'humanité, la réalité n'a jamais été très différente de cet état. Avec ses trois dollars par jour, un citoyen obtenait, avec un peu de chance, quelques livres de pommes de terre, un peu de lait et de viande, une écharpe en laine et deux ans d'éducation scolaire. Sa probabilité de vivre plus de 30 ans ne dépassait pas 50 pour cent. Peut-être qu'il était heureux de son existence malgré l'illettrisme, les maladies, les superstitions, la faim et l'absence de perspectives. Après tout, il pouvait se rabattre sur la famille, la foi et la communauté, qui s'immisçaient dans toutes ses décisions. Mais dans tous les cas, il était très, très pauvre.

Deux siècles plus tard, la population mondiale a été multipliée par six et demie. Aux antipodes des craintes malthusiennes sur les effets de cette formidable croissance démographique, l'individu gagne et consomme en moyenne dix fois plus qu'en 1800. Dans un passé récent, le revenu réel moyen par habitant doublait à chaque nouvelle génération. Cette évolution s'est accélérée. La faim dans le monde est tombée à un plus bas historique et continue de se réduire. L'alphabétisme et l'espérance de vie atteignent des niveaux records et augmentent encore. L'esclavage et l'oppression patriarcale des femmes sont en régression.

Dans les pays les plus prospères, comme la Norvège, un citoyen moyen gagne en moyenne 45 fois plus qu'en 1800. Personne ne contestera que des pays entiers et d'innombrables résidents des pays émergents, par exemple en Inde, sont encore terriblement pauvres. Ils forment le « milliard inférieur » – une population heureusement en recul, qui doit toujours se satisfaire de trois dollars par jour. Plusieurs centaines de millions vivent même avec un dollar par jour. Mais le taux d'extrême pauvreté diminue plus rapidement que jamais. La croissance démographique ne cesse de se ralentir depuis les années 1970. Dans une génération, elle devrait même devenir négative. Si les tendances actuelles se poursuivent comme depuis 1800, dans cinquante ans, les plus pauvres pourront se nourrir correctement. Les esclaves et les femmes seront libres. L'environnement sera de meilleure qualité. Et les plus modestes de ce monde appartiendront enfin à la bourgeoisie.

## L'ascension dans la bourgeoisie

Dans la plupart des pays du monde, c'est déjà devenu la réalité : les marxistes s'étonnent depuis longtemps de voir que la classe des travailleurs, aux États-Unis, présente toutes les caractéristiques bourgeoises. Les Américains signalent simplement la marche à suivre à leurs contemporains britanniques, français ou japonais :

dans le monde entier, l'humanité entre progressivement dans la même classe universelle, celle de la bourgeoisie innovante. Un physiothérapeute gagne environ 35 dollars de l'heure ou 280 dollars par jour. Il est au bénéfice d'une bonne formation et ne se considère nullement comme un « salarié exploité ». S'il le désire, il peut devenir indépendant et créer sa propre entreprise. Cher lecteur bourgeois, je vous invite à réfléchir un instant à l'abjecte pauvreté de vos ancêtres.

L'économiste Paul Collier a mis en lumière la politique de développement, en 2007, comme suit : « un monde d'un milliard de riches confrontés au défi de cinq milliards de pauvres. Cette perspective est cependant dépassée depuis longtemps. La plupart des cinq milliards – environ 80 pour cent – vivent dans des pays dont le développement est stupéfiant ». Contentons-nous de considérer la Chine ou l'Inde, où le revenu par habitant a fortement progressé -deux ou trois fois plus vite que dans les autres pays : 7 à 10 pour cent par an, soit un quadruplement tous les 20 ans, respectivement tous les 14 ans. C'est pourquoi Collier ajoute : « Depuis 1980, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la pauvreté est en baisse dans le monde. »

Cette dernière affirmation n'est pas tout à fait correcte. La pauvreté mesurée en proportion de la population mondiale diminue depuis 200 ans. Une part toujours plus large de la population vit avec 30, 60 ou 137 dollars par jour – les « cinq milliards et demi supérieurs ». Le cas de la Norvège ou du Japon aide à réfléchir à ce qu'il est advenu et dans quelle direction le monde pourrait continuer de se développer.

## Ma cousine Hedda

Prenons la situation de ma cousine éloignée Hedda Stuland, 35 ans, vivant à Dimmelsvik au bord du fjord de Hardanger à l'Ouest de la Norvège. En 1800, ses ancêtres ne se portaient pas mieux qu'un habitant du Tchad actuel. Aujourd'hui, les Norvégiens, honnêtes, bien formés et riches en matières premières, présentent le deuxième revenu par habitant le plus élevé au monde. Avec ses 137 dollars par jour, madame Stuland consomme autant de chocolat belge qu'elle le désire. Elle conduit une jolie petite Audi et possède un chalet dans les montagnes. Comme tous les Norvégiens, elle travaille moins d'heures par semaine que la plupart des salariés des pays de l'OCDE– et beaucoup moins que les bourreaux de travail que sont les Japonais. Son espérance de vie atteint 85 ans. Ses enfants vivront sans doute encore plus longtemps. Et s'ils ne se lancent pas dans une carrière d'artiste ou de travailleur social, ils seront certainement plus riches que leur mère.

Hedda a étudié les mathématiques à l'Université de Bergen. Elle est actuaire dans une compagnie d'assurance et passe ses six semaines de vacances annuelles de préférence en Sicile ou en Floride. Son époux Olaf (de fait un partenaire et tout sauf un seigneur et maître) a travaillé comme plongeur sur une plate-forme pétrolière et occupe aujourd'hui un emploi confortable dans un bureau. Durant ses études, Hedda a lu et apprécié les œuvres d'Ibsen et un peu celles de Shakespeare, en anglais. Elle se rend volontiers au Théâtre National d'Oslo. L'ambiance de sa maison s'inspire de la musique d'Edvard Grieg, d'ailleurs un parent éloigné.

## Le pouvoir des idées

Comment expliquer un tel développement ? Comment le revenu moyen a-t-il pu passer de 3 à 30 dollars par jour au niveau mondial ? Comment les Norvégiens, autrefois une tribu pauvre, malade, ignorante et opprimée, ont-ils pu se transformer en citoyens riches, en bonne santé, libres et très qualifiés ? Je suis fermement convaincue que ce développement exceptionnel ne peut pas être compris correctement en faisant appel uniquement à la théorie économique. En clair, ce n'est pas le fruit des investissements hollandais, du commerce européen ou de l'exploitation des marins norvégiens. Bien sûr, l'économie peut parfaitement indiquer qui a profité de quoi, ce qui a été produit, quand et où. Les historiens ne peuvent pas analyser les structures du monde actuel sans compréhension économique.

Mais inversement, l'économie ne peut pas, à elle seule, montrer comment le monde a pu passer de 3 à 30 dollars par jour, ni comment la modernité, avec ses élections, ses ordinateurs, ses antibiotiques, ses pizzas congelées, son chauffage central, sa tolérance et son enseignement supérieur, a pu connaître une progression d'une si grande ampleur qu'elle a atteint et emporté avec elle des masses d'individus comme Hedda, vous et moi. Les forces matérielles et économiques n'ont pas été à l'origine du développement exceptionnel qui s'est produit entre 1800 et aujourd'hui (et qui s'est encore accéléré depuis 1980). Maintenant vous allez sans doute me demander : « D'accord, mais alors quoi d'autre ? »

Je suis convaincue que l'éthique, les idées et le langage sont à la base de la révolution industrielle. L'éthique et le langage sont les moteurs du monde moderne. Plus précisément, il y a trois cents ans, dans des endroits comme la Hollande et l'Angleterre, notre langage à l'égard de la classe productive et notre façon de penser à son endroit ont changé. Les conversations sur l'innovation et les marchés ont été plus positives et bienveillantes. Les théoriciens ont commencé à penser autrement. (Malheureusement, cela ne s'est pas produit en Chine, en Inde ou dans l'Empire ottoman, des régions qui n'ont commencé que récemment à rattraper leur retard.) Surtout le long de la Mer du Nord, le langage a changé, s'est transformé, et avec lui, en profondeur, l'économie, la politique et la culture.

Vers 1700, l'opinion publique du nord-ouest de l'Europe a commencé à changer. Les « schémas de pensée », selon l'expression d'Alexis de Tocqueville, ou peut-être mieux les « schémas de langage », ont été radicalement modifiées. Les gens ont cessé de se moquer des marchés, de l'innovation et d'autres valeurs bourgeoises, comme cela a été longtemps le cas, de Saint-Pétersbourg à Versailles. La vulgarité de l'économie, de l'argent et du commerce, leur inquiétante créativité, ont été de moins en moins perçues comme des sources de corruption et de perversion. Les théoriciens ont soudain commencé à les apprécier, à les considérer comme respectables, et non pas comme désespérément vulgaires, coupables, perfides – comme un phénomène réservé aux classes inférieures. En d'autres termes, l'entreprise, le commerce, l'argent ont gagné en dignité.

## La dignité de la bourgeoisie

L'idée selon laquelle la vertu et la dignité pouvaient s'immiscer dans l'économie – même dans le petit commerce, dans l'achat de céréales bon marché afin de les revendre à meilleur prix, ou dans la production de fromage – a été initialement, mais timidement, proposée par des professeurs italiens, espagnols et français. Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Thomas d'Aquin écrivit dans le style employé propre aux autorités anti-bourgeoises : « Le commerce, considéré isolément, est associé à une certaine dégradation, dans la mesure où il ne sert pas un but vertueux ou nécessaire ». Et plus loin : « Néanmoins, le profit, qui est le but du commerce, même s'il n'a rien de vertueux ou de nécessaire en soi, n'est pas un péché ou quelque chose de vicieux : le profit peut donc être employé à des fins nécessaires ou vertueuses, par lesquelles le commerce devient admissible. Ainsi, par exemple, un homme peut viser un profit modéré dont il a besoin pour l'entretien de sa maison. »

Dès l'an 1200, les seigneurs de Florence ou de Barcelone n'ont plus considéré le commerce comme immoral. Ils ont laissé cette interprétation primitive aux habitants du Nord. Pourtant en 1700, c'est bien aux abords de la mer du Nord que des esprits avant-gardistes issus des milieux artistiques et intellectuels, parfois même des gens d'Église et des aristocrates, ont commencé à tolérer la bourgeoisie et même à s'en émerveiller. Vers 1800, des Européens ordinaires, en 1900 encore davantage d'Européens et en 2000 les gens ordinaires d'autres régions du monde ont accepté, plus ou moins volontairement, les résultats des marchés.

L'historienne de la technologie Christine MacLeod note que par rapport à la norme de « l'hégémonie culturelle aristocratique » des temps anciens, les inventeurs représentaient des « héros improbables ». Et pourtant en Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle, l'inventeur correspondait précisément à cette image. Les Hollandais, les Anglais et les Américains, et plus tard encore d'autres populations ont, pour la première fois, à travers les innovateurs en quête de profits, porté leur regard sur l'économie de marché et la « destruction créatrice » avec une certaine bienveillance. Cela signifie que les pertes constatées au premier abord avec l'ouverture des échanges et l'innovation ont été tolérées dans la perspective des multiples bénéfices ultérieurs qui leur étaient associés. La dignité de la bourgeoisie n'a pas été traînée dans la boue simplement par réflexe, sa liberté n'a pas été automatiquement entravée par le protectionnisme. Les Américains ont même vanté leurs pionniers bourgeois. Les employés de bureau japonais ont été immortalisés dans des romans. Les villes bourgeoises ont été revalorisées. L'auteur Alain de Botton écrivit en 2005 sur sa ville natale, Zurich, « la leçon éclatante de ce monde réside dans sa capacité à nous rappeler combien il peut être profondément créatif et humain d'exiger d'une ville qu'elle ne soit qu'ennuyeuse et bourgeoise ».

Cette transformation dans la façon dont on s'est exprimé à l'égard de la bourgeoisie et ce dont on a pensé d'elle a joué un rôle plus marqué dans le développement du monde moderne que la Réforme ou la Renaissance. Il est vrai que ces changements ont aussi apporté leur propre contribution, ainsi que le troisième grand « R »,

les révolutions, survenues en Hollande, en Angleterre, en Amérique et finalement en France. Mais c'est un quatrième « R », une « revalorisation » ou une réévaluation de la bourgeoisie qui a fait en sorte, d'abord en Hollande et en Grande-Bretagne, et longtemps dans une partie limitée de l'Europe, qu'une ancienne classe acquiert une nouvelle réputation, plus digne, tant dans le langage que dans les pensées.

## La revalorisation de la bourgeoisie

La confiance est la vertu d'un regard rétrospectif, de la constitution d'une identité. C'est la dignité qui rend possible la confiance. L'espoir est par contre la vertu de la prospective, de l'incitation à agir. La liberté favorise l'espoir, car elle est la condition nécessaire à la prise de risque. Je pense que la dignité d'occuper une position qui a été méritée et la liberté de prendre des risques sont les fondements du monde moderne. Les libéraux ne seront pas surpris de lire que la liberté est nécessaire au progrès. Mais la liberté ne suffit pas : la dignité et la liberté se soutiennent et se complètent mutuellement. La liberté sans la dignité conduit à des activités sans confiance, à une contestation permanente et autodestructrice des marchés. Sans dignité, la bourgeoisie est exposée aux attaques incessantes de la politique, de la société et de la culture.

La dignité sans la liberté, par contre, conduit certes à un statut, mais aussi à la résignation – c'est-à-dire à une nouvelle version des hiérarchies traditionnelles. Si la bourgeoisie était acceptée par les élites de la société, mais interdite de toute innovation, le monde moderne serait le reflet assez fidèle de l'Ancien Régime. La revalorisation de la bourgeoisie du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles a été un tournant décisif. La réévaluation de ce qui est respectable et de ce qui est digne, en ne le limitant plus aux héros et aux saints des Églises ou des cours princières, a profondément changé la société et la politique.

En 1600 dans une Hollande pionnière et finalement en 1700 dans une plus large mesure en Grande-Bretagne, les élites ont commencé à valoriser différemment les villes et leur créativité vulgaire et destructrice. En 1660, le marchand de textile hollandais Pieter de la Court déclara : « Le pouvoir d'utiliser ses droits naturels et ses capacités pour soutenir sa propre vie conduira à un paradis sur terre pour l'ensemble de la population : la liberté de pensée, surtout en ce qui concerne son propre bien-être, aura autant de valeur à ses yeux qu'un empire ou un royaume ». Il en est fini des riches aristocrates ! Dudley North, un marchand de l'Empire ottoman, indiqua en 1690 : « Il n'y a pas de négoce dont le public ne profite pas, car s'il ne lui profitait pas, les gens ne le pratiqueraient pas. Partout où les marchands prospèrent, le public dont ils font partie prospère avec eux. »

## Des pas plutôt que des bonds

Cette attitude bienveillante à l'égard des marchés ne s'est pas imposée subitement comme la norme universelle. L'élite britannique a attendu un siècle après Shakespeare pour considérer la créativité commerciale comme acceptable, et non plus

comme méprisable. En vérité, le snobisme anti-commerce n'a pas complètement disparu. Et l'élan en faveur de la liberté qui a été engendré par la revalorisation des marchés ne s'est propagé que graduellement et avec hésitation. En Grande-Bretagne, la politique reste jusqu'à ce jour dominée par une élite bien établie. L'esprit des Lumières fondamentales de l'économie de marché propagé par des auteurs comme Levellers, de la Court, Spinoza, Mandeville, Paine et les bien nommés francs-maçons a été sapé par les Lumières plus conservatrices et monarchistes de Locke, Newton ou Voltaire. Toutes deux ont été opprimées par la violence des réactionnaires.

Christine MacLeod place au début du XIX<sup>e</sup> siècle le moment de l'ascension sociale de l'innovateur. Les changements de langage et de pensée qui ont débuté au XVII<sup>e</sup> siècle ont nécessité une vigilance constante, comme toujours lors de transformations idéologiques. MacLeod évoque un événement intéressant qui s'est produit en 1834 lorsqu'une action a été lancée pour ériger une statue à la gloire de l'inventeur James Watt (1736-1819) dans l'Abbaye de Westminster – à côté de tous les rois, prêtres et poètes. Un contemporain s'exclama : « Ce que représente cette statue, quelle caste inconnue jusqu'ici, quelle révolution dans l'étoffe de la société moderne ! » Le 22 avril 1826, le *Times* écrivit que les inventeurs étaient « les heureux élus de la gent humaine ».

MacLeod affirme que dans les années 1830, « un changement significatif de l'attitude des juges et des jurés s'est produit à l'égard des détenteurs de brevets ». « Le taux de réussite au tribunal s'est déplacé en faveur des sanctions contre les violations de la propriété intellectuelle, dès lors que les détenteurs de brevets ont été considérés moins comme d'avidés propriétaires de monopoles et davantage comme des bienfaiteurs de la nation ». Après tout, cela se passait soixante ans après le formidable réquisitoire en faveur de l'entrepreneuriat publié par Adam Smith ! La gratitude des marchés et de la bourgeoisie dans les pays concernés s'est exprimée par l'enrichissement extraordinaire des masses. Pour la première fois, la bourgeoisie pouvait s'épanouir dans un environnement où sa dignité et sa liberté étaient reconnues. Grâce à l'innovation et à la concurrence en vue d'obtenir la faveur des clients, la bourgeoisie est devenue riche ; elle a relevé en même temps les revenus moyens des pauvres de 100 pour cent, puis d'encore 900 pour cent et finalement de 1500 pour cent jusqu'à nos 137 dollars par jour.

## Le progrès permanent

Malheureusement la dignité des innovateurs et la liberté des entrepreneurs restent combattues encore aujourd'hui. C'est la principale raison pour laquelle certains pays sont toujours pauvres. Il est sûr que si les partisans des immenses subventions agricoles des pays occidentaux possédaient un minimum de pudeur, les régions à l'est du Burkina Faso et dans le reste du Sahel se porteraient mieux. La faillite éthique des pays de l'hémisphère nord en la matière, illustrée par la rhétorique d'une « course vers le bas », contribue à maintenir ces pays dans la pauvreté.

Malgré la politique immorale du Nord, ces régions ne sont toutefois pas condamnées à la pauvreté. C'est la principale différence entre la Norvège de 1800 et le

Tchad d'aujourd'hui. Tandis qu'un pays stable mais tyrannique comme la Chine, ou un pays turbulent mais mal gouverné comme l'Inde, ont commencé à revaloriser les marchés et l'innovation ainsi qu'à offrir certaines garanties au commerce, il est apparu que l'approvisionnement de la classe moyenne en nourriture et en logements doublait tous les dix ans, respectivement tous les sept ans. En quelques générations, la Chine et l'Inde auront atteint le niveau de vie de Hedda en Norvège. Ces populations appartiennent déjà à ce que Collier appelait « les cinq milliards et demi supérieurs ». Ce développement n'a été rendu possible qu'à l'aune d'un changement intrinsèque et éthique, initié en Europe en 1700.

## L'ancien capitalisme

Un texte comme celui-ci est certes trop bref pour expliquer l'ensemble de mes arguments – je vous renvoie donc volontiers à mes ouvrages. Mais j'aimerais insister sur un point : le « capitalisme » n'était pas nouveau en 1700. Les marchés, la propriété non agricole et une classe moyenne villageoise qui cherchait à gérer sa vie de façon autonome existait déjà depuis longtemps. Le secteur du crédit est extrêmement ancien. Contrairement aux enseignements habituels, l'économie de marché est aussi ancienne que l'humanité. La découverte de langues entièrement structurées 50 000 ans avant Jésus-Christ est confirmée par des travaux archéologiques qui apportent la preuve des trajets toujours plus longs pour se procurer des pierres comme le silex ou l'obsidienne, nécessaires à la production d'outils : les routes commerciales s'étendaient alors sur des distances infinies.

Il en est allé ainsi pendant des millénaires. L'historien de l'économie George Grantham écrit : « Trois mille ans avant l'ère chrétienne, sur certaines îles de la mer Égée, les paysans produisaient déjà beaucoup plus d'huile d'olive et de vin qu'ils n'en avaient besoin pour leur propre consommation ». Le développement de l'agriculture a permis d'ériger des villes fortifiées – Jéricho environ 8000 ans avant notre ère. Au cours des millénaires, les villages, la bourgeoisie et leurs entreprises se sont étendus. Trois mille ans avant J.-C., les commerçants de la vallée de l'Indus dans l'actuel Pakistan exportaient le blé et la laine aux Sumériens d'Irak. La frappe de monnaies a été inventée vers 800 av. J.-C. simultanément en Chine, en Inde et sur le territoire de l'actuelle Turquie. Les monnaies de remplacement telles que les barres de cuivre ou les coquillages existent depuis bien plus longtemps.

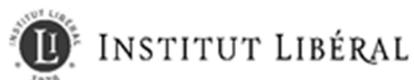
La « commercialisation » et la « monétarisation », ainsi que leurs contraires, l'« autosuffisance » et la « propriété commune » sont des mythes créés par des universitaires allemands au XIX<sup>e</sup> siècle. Comme nous pouvons le lire dans les ouvrages bibliques des prophètes hébraïques, les habitants des villages étaient de la même trempe psychologique que la bourgeoisie actuelle : ils voulaient faire un profit, comme tout le monde. Ils croyaient que la mise en place de monopoles grâce à la corruption des juges et des rois était un moyen fabuleux de réaliser des profits. Ils étaient prêts à innover si la concurrence les y forçait et si la collaboration le permettait. Mais ils ont dû attendre la revalorisation sociologique et politique de l'Europe du Nord pour promouvoir leurs innovations à large échelle et en grande quantité.

L'être humain a toujours développé une grande créativité dans la fabrication de pointes de flèches ou de bateaux. Le développement des langues modernes s'est traduit, à la fin du paléolithique, par un gain de productivité que l'on observe dans la production d'outils, de bijoux et d'instruments de musique ou dans l'utilisation de vaisseaux qui permirent à des Australiens de traverser la ligne Wallace, 40 000 ans avant J.-C. déjà. Les premiers habitants de Taiwan, des émigrés chinois, ont découvert la pirogue à balancier 4000 ans avant J.-C. et s'étendirent dans le Pacifique. Les Indoeuropéens d'Ukraine domestiquèrent le cheval, également 4000 ans avant J.-C. Ils conquièrent, peuplèrent ou inspirèrent l'Europe, l'Iran et de nombreuses régions de l'Asie du Sud. Mais jusqu'en 1800 ces fantastiques innovations n'ont conduit qu'à la multiplication et à l'expansion de la population ou au remplacement d'une culture par une autre. Pour des raisons malthusiennes, elles n'ont rien changé aux 3 dollars par jour dont les gens devaient se satisfaire, des paysans zoulous aux chasseurs eskimos. La découverte de l'agriculture a permis la création des villes et des temples, mais elle n'a pas amélioré la qualité de vie des individus. L'humanité a continué de vivre une vie pauvre, illettrée, limitée et brève.

## Bonnes nouvelles pour l'avenir

Ce qui a changé en 1800, et avec une dynamique incroyable depuis 1900, c'est l'ampleur, la diversité et la force d'innovations nouvelles, profondes, durables, presque inimaginables, qui ont finalement brisé la malédiction malthusienne. Un changement du langage et de la pensée, une revalorisation des marchés, du commerce et de l'entrepreneuriat ont donné à la bourgeoisie cette dignité et cette liberté dont elle avait besoin pour rendre les citoyens ordinaires nettement plus riches que n'auraient pu en rêver les chasseurs et les cueilleurs, les bergers nomades ou les paysans sédentaires de l'humanité précédente. Une culture bourgeoise, le respect de la réussite entrepreneuriale et la protection contre les agressions arbitraires des monarques, des hommes d'Église ou des foules – voilà la recette de la réussite des modernes.

Pensez à vos ancêtres et comparez ! Et réfléchissez ensuite à l'incroyable prospérité qui nous est promise. Pensez à la fin de la pauvreté qu'une culture bourgeoise permet en Chine et en Inde ainsi que peut-être en Afrique. Pensez à une bourgeoisie mondiale et réjouissez-vous !



## Impressum

Institut Libéral  
Place de la Fusterie 7  
1204 Genève, Suisse  
Tél.: +41 (0)22 510 27 90  
Fax: +41 (0)22 510 27 91  
liberal@libinst.ch

Les publications de l'Institut Libéral se trouvent sur [www.institutliberal.ch](http://www.institutliberal.ch).

## Disclaimer

L'Institut Libéral ne prend aucune position institutionnelle. Toutes les publications et communications de l'Institut contribuent à l'information et au débat. Elles reflètent les opinions de leurs auteurs et ne correspondent pas nécessairement à l'avis du Comité, du Conseil de fondation ou du Conseil académique de l'Institut.

Cette publication peut être citée avec indication de la source.  
Copyright 2019, Institut Libéral.